

THEME IV : REFONDER QUOI A PARTIR D'OU ? LE DEFI CULTUREL

Ainsi, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, le Congo nouveau, notre chère République que mon gouvernement va créer, sera un pays riche, libre et prospère. Mais pour que nous arrivions sans retard à ce but, vous tous, législateurs et citoyens congolais, je vous demande de m'aider de toutes vos forces. Je vous demande à tous d'oublier les querelles tribales qui nous épuisent et risquent de nous faire mépriser à l'étranger. Je demande à la minorité parlementaire d'aider mon gouvernement par une opposition constructive et de rester strictement dans les voies légales et démocratiques. Je vous demande à tous de ne reculer devant aucun sacrifice pour assurer la réussite de notre grandiose entreprise. Je vous demande enfin de respecter inconditionnellement la vie et les biens de vos concitoyens et des étrangers établis dans notre pays (Discours de Patrice Emery Lumumba, 30 juin 1960).

FEMME CONGOLAISE : 50 ANS SUR LE SENTIER DE LA DEMOCRATIE LE "LISOLO" DE MA PETITE-SOEUR

*Thierry Nlandu Mayamba
Professeur à la Faculté des Lettres
Université de Kinshasa
Consultant en Développement organisationnel*

A chaque fois que j'ai à m'adresser à toi, ma mère, ma sœur, mon épouse et ma fille, la question qui me traverse souvent l'esprit est celle de savoir quelle forme utiliser pour que mon message porte ; pour qu'en recevant ce message, tu puisses répondre à cette question désormais familière de nos nombreuses réunions confessionnelles : « *eloko nini ebeetaki yo na mateeya oyokaki lobi* » ? Littéralement : « *qu'est-ce qui t'a frappé dans les enseignements d'hier* ».

Cette expression me semble appropriée dans le type de rapports que, pour le meilleur ou pour le pire, j'ai développé avec toi, ma mère, ma sœur, mon épouse et ma fille durant ces 50 dernières années. J'ai comme l'impression que j'ai toujours voulu créer un électrochoc pour réveiller mon autre moi-même qui, pourtant, est le seul être créé par Dieu et à qui le sommeil a été refusé.

En effet, ma question est toujours restée celle de savoir comment moi, homme dormeur par excellence depuis ma création, j'ai su, 50 ans durant, créer des structures sociétales somnifères qui ont réussi à endormir la femme d'un sommeil dont le Créateur en personne ne lui a jamais gratifié ?

C'est alors que je me suis discrètement placé derrière ma petite sœur, assise à même le sol en train de dessiner et d'animer des personnages vieux de 50 ans, dans un acte de conception qu'elle veut à la fois intime et partagé. Tout son corps est régulièrement agité tantôt par un sourire ; tantôt par une colère que sa voix en sourdine exprime ; ou encore par des moments de tristesse et de désolation : symbole d'un récit « *lisolo* » aux contours humains.

Ma petite sœur est si concentrée qu'elle ne voit pas ce grand frère curieux qui veut comprendre l'identité des personnages qu'elle dessine et efface avec vigueur au point d'avoir une main noircie

par les efforts de trouver à ces personnages féminins une identité autre que celles qui leur colle à la peau depuis les indépendances et que sa main refuse de reconnaître.

Soudain, elle semble trouver le fil conducteur de son récit. Sa tige de balai pointue qui lui sert de crayon parcourt la feuille qu'est le sol noir pour mettre en route une femme que je reconnais par sa présence derrière un chariot « pousse- pousse ».

Dans son récit, elle l'accompagne à travers les rues défoncées de Kinshasa. Elle parle de cette femme comme représentante de toutes ces catégories de femmes à qui, même la communauté des femmes, refuse souvent la parole par le simple fait d'une discrimination linguistique qui ôte aux autres sœurs le droit à la parole ainsi que le droit d'occuper certains espaces de la cité.

Lorsqu'à ce stade de son « lisolo », je me pose silencieusement la question de l'identité de cette vieille femme de 50 ans qu'elle dessine et dont le visage est sans contour précis, de profil, je me rends compte que le visage de ma petite sœur s'assombrit. D'un ton grave mais toujours attrayant, je l'entends parler d'une femme, de cette femme à qui d'autres femmes refusent la parole ; cette femme exclue de certains milieux de la cité ; cette femme réduite à la périphérie et de l'espace géographique et de celui du savoir et du pouvoir ; cette femme à qui des hommes astucieux et rusés refusent la parole au Parlement par le jeu subtil de la prise de parole dite « ordonnée » et qui n'est que « masculine », car seuls les chefs de groupes parlementaires, curieusement tous des hommes, ont droit à la parole ; cette femme rendue invisible tout au long de son mandat de parlementaire et à qui les hommes confieront, pendant cinq ans, le rôle d'applaudisseurs, la livrant avec un malin plaisir aux caméras qui ne feront que confirmer son identité de « maman fleur » aux yeux des électeurs et électrices qui ont porté les femmes au sein des institutions ; cette femme à qui on donne de la main droite ce qu'on lui retire de la main gauche, à qui la constitution offre une ouverture grâce à la parité que la loi électorale a vite fait de refermer amenuisant sa chance d'être physiquement visible au Parlement.

Tout le corps de ma petite sœur tremble. Mais visiblement, elle est arrivée au bout de la première partie de son « lisolo ». Là où, sous d'autres cieux, les enfants gardent leurs dessins et changent de feuille, ma petite sœur est obligée d'effacer du revers de sa main l'image qu'elle tentait péniblement de construire. C'est comme si la pauvreté de cette jeune fille à qui l'on ne sait offrir ni papier ni crayon avait mis fin à l'existence de son personnage.

De manière inconsciente, ma petite sœur venait de m'édifier sur les 50 ans d'efforts de la femme congolaise voulue invisible et muette par une société patriarcale engluée dans des coutumes et traditions dont elle se débarrasse difficilement.

Mais c'est sans compter avec la ténacité de ma petite sœur. Manifestement, sa main ferme n'était qu'au début de son récit. Elle reprend sa plume tige de balai de plus belle. Cette fois, ses visages de femmes ont pris corps. Je reconnais ses grandes sœurs du Caucus, Cause Commune, Woppa, RAF, CONAFED, LIFDED, OFEDICO, FCDD, et autres associations.

La précision de son crayon tige balai et de son récit les représente dans leurs moments de succès comme dans les moments de déboires. Mais, la main de ma petite sœur prend beaucoup de plaisir à peindre les moments de succès dans l'engagement de ces nombreuses femmes. Soudain, un homme apparaît dans son tableau. Il a l'air important. Toujours dans son discours murmuré, je l'entends parler de Thambo Mbeki. Eh oui, elle parle du point culminant de l'action des femmes durant cette longue période de transition et de guerre.

Etrange, ma petite sœur reprend pour ses personnages femmes qui l'ont sans doute oubliée, les propos de Thambo Mbeki sur l'action de la femme congolaise. Qui a mis ces propos sur ses lèvres de petite fille ? Qu'importe, il n'y a pas longtemps, tous nos enfants récitaient le discours de Mobutu aux Nations- Unies : « Comme le soleil se lève... ». Pourquoi ma petite sœur ne retiendrait-elle pas les propos de Thambo Mbeki qui permettent à ses grandes sœurs abattues par les maigres résultats des dernières campagnes électorales de se rappeler que tout n'a pas été que moments de défaite dans leurs parcours de combattantes ?

Comme lors de la fameuse prière de proclamation de notre foi dans l'Eglise catholique, je m'associe à ma petite sœur pour reprendre les propos du Président Sud Africain. Ce genre de moment, dans le « lisolo », est un moment important, car il exige de la part de celui qui est derrière de rester discret. Il ne faut surtout pas signaler sa présence de peur de couper court à l'inspiration. Je balbutie certains mots. Manifestement, comme lors de l'exécution de l'hymne national, mes lèvres bougent, mais je ne suis pas sûr de dire les mots de Thambo Mbeki. Qu'importe ! ma petite sœur les connaît par cœur et je peux suivre :

« En s'adressant à leurs camarades sud-africaines africaines ainsi qu'aux femmes et peuples de leur propre pays, le Caucus des femmes congolaises déclarait : 'Les négociations congolaises ont donné aux femmes l'occasion de se redéfinir et de définir leur rôle à l'égard de l'Etat et de la société civile. Les associations de femmes furent renforcées et ont joué un rôle significatif dans le changement et le développement, contribuant ainsi à l'émergence des qualités féminines et constituant un réel forum pour l'apprentissage de la citoyenneté'.

La question de la participation politique des femmes est désormais sur la table, ayant longtemps été marginalisées pendant que la société était préoccupée par d'autres problèmes importants. Les femmes du Congo ont réalisé qu'elles ont le potentiel de changer la société, pourvu qu'elles soient organisées et unies. Les activités entreprises par les femmes dans le cadre du processus de paix les ont revitalisées à dépasser les obstacles et atteindre un but commun.

En dehors de toute divergence sur le rôle et la place des femmes dans la société, il existe maintenant une reconnaissance unanime du besoin de les inclure dans l'arène politique.

La création du Caucus marque un point dans la lutte des femmes. Les activités du Caucus ont permis aux femmes du Congo de se réveiller et de réveiller la société dans son ensemble vers un nouvel état d'esprit. Le chemin des femmes congolaises vers la paix a permis de revitaliser les relations entre la base et les leaders.

Les vues exprimées par le caucus des femmes congolaises sont pertinentes, à la fois pour les femmes africaines et les forces progressistes africaines dans leur ensemble. Elles soulignent l'importance d'attirer les femmes vers la lutte active pour l'équité du genre et la transformation sociale fondamentale de notre continent.

... La révolution véritable qu'implique la vision partagée d'une renaissance africaine veut dire que le peuple lui-même doit être impliqué en tant qu'agent conscient de changement. Dans ce contexte, comme le disaient les femmes congolaises, nous nous trouvons face à l'impérative nécessité « de revitaliser les relations entre la base et les leaders » (Le Potentiel, lundi 23 août 2004.)

A la fin de la délivrance de ce message, je vois la main de ma petite sœur se lever comme dans cet effort pénible d'effacer toute l'histoire de cette contribution des femmes dans la refondation du

nouvel Etat. Non, elle n'efface rien. Bien au contraire son visage s'illumine et son crayon balai tige éclaire les visages de nombreuses femmes devenues, toutes, le temps d'un lisolo, des Kimpa Vita¹, les Jeanne d' Arc africaines. Elle vient de rebaptiser ses sœurs en ajoutant à leur identité classique de mère, de sœur, d'épouse et de fille celle de femmes combattantes, libres, créatrices, agressives, présentes sur tous les fronts dans le processus d'émergence de la femme comme force de masse pour le renouveau de notre pays.

Son récit parle désormais de toutes ces femmes congolaises qui, à un moment de l'histoire de ce pays, se sont mises ensemble pour qu'on les écoute, elles que les hommes en mal de politique politicienne n'écoutent jamais ou font semblant d'écouter alors qu'elles sont les premières et dernières victimes de tous les conflits interminables qui jalonnent l'histoire de notre pays. Elles sont des femmes sublimes, en quête de solidarité au-delà du Congo.

A ce moment, la main frêle de ma petite sœur dessine la carte de l'Afrique et place toutes les Kimpa Vita au cœur de ce continent. Elles sont soudain devenues la véritable gâchette du revolver dont parle Frantz Fanon. C'est alors qu'à travers ce dessin, ma petite sœur fait transpirer la force de cette femme qui nourrit le Congo et l'Afrique, la première à se lever, et la dernière à se coucher après avoir servi dans un lit nuptial qui a cessé de se soucier de ses nombreux moments de fatigue. C'est l'occasion pour ma petite sœur de sculpter des femmes congolaises unies tant qu'elles étaient portées par le souci de participer à la refondation du nouvel état Congo.

Essoufflée, ma petite sœur s'arrête, comme Dieu le 7^{ème} jour de la création. Oh ! Pardon, lapsus de mécréant, de la création. Elle contemple son œuvre sur le sol. Mais contrairement à Dieu, elle ne semble pas satisfaite. Brusquement, elle met son crayon tige balai dans la bouche, sans doute pour retrouver son inspiration. Comme dans un geste machinal, ma main se tend pour lui arracher la tige balai crayon de la bouche. En effet, ce n'est pas un crayon, petite sœur. Cette tige n'est pas propre.

Juste au moment où ma main prend la direction de sa bouche, je réalise ma bêtise. Ma main s'arrête et je vois ma petite sœur reprendre son souffle. Sa main hésite pour effacer la partie glorieuse de la lutte de la femme. Son dessin n'ose pas quitter le domaine des héros pour retrouver la terre avec ses zéros. Des moments difficiles à peindre. Mais, pour l'artiste critique d'un moment qu'est devenue ma petite sœur, la suite du « lisolo » fait aussi partie du « lisolo ». Il faut en parler, même si elle est douloureuse et pénible.

Devenue artiste le temps de ce "lisolo", ma petite sœur a un devoir de vérité, car la relation entre les personnages et la dessinatrice dans le "lisolo" est une relation où on se dit tout en toute franchise. Ici, personne ne met de gants. Mais, la règle est qu'on échange dans le respect de la personne qui dessine, qui est dessinée et de la troisième qui est supposée exister et à qui le message véhiculé par l'image et la parole est adressé. Dans le cas présent, cette personne c'est moi, blotti derrière ma petite soeur. Mais c'est aussi toi, femme qui la suis à travers son récit qui semble aussi être le mien.

Si ma petite sœur disposait de tiges balais en couleurs, elle aurait pu donner une autre couleur aux visages des Kimpa Vita descendues sur terre. Ingénieuse, elle n'efface pas ses sœurs. Elle remodèle leurs visages. Cette fois-ci, elle leur met des tresses de deuil sur la tête « suki ya maboko ya kofundika² ». Elles ont toutes le visage des mauvais jours. La tête entre les deux mains comme

¹ **Kimpa Vita**, appelée aussi Dona Béatrice, la « Jeanne d'Arc du Kongo » Fondatrice du mouvement messianique des Antoniens ; condamnée comme hérétique, *Kimpa Vita* fut brûlée vive en 1706

² Tresses rudimentaires des cheveux.

pour un membre du corps qui a du mal à comprendre ce qui arrive tout au long de ce combat.

En effet, pour tous ceux et toutes celles qui croient que les discours sont porteurs d'actions, ils sont désarçonnés par les ravins qu'il y a entre les discours des femmes et leurs actes dans notre pays. Aussi au-delà des fleurs, le « lisolo » de ma petite sœur met soudain un bémol non pas pour renier les efforts des « Kimpa Vita », mais pour évaluer, ensemble, avec elles, cette action.

Elle veut, au travers des images qui suivent, aider à tracer les pistes d'une action future encore plus efficace afin que la représentativité de la femme au sein des organes de décisions soit une quête à la fois numérique et qualitative. Il est inutile de se voiler les yeux ni d'accuser le regard critique de ma petite soeur. Il ne faut pas mettre dans ses dessins ni dans son discours des injures que son éducation et sa relation avec ses auditrices et spectatrices ne lui permettront jamais, pour rejeter ses propos.

La vérité est têtue. Et le double défi de l'engagement des Kimpa Vita ne cessera de hanter les femmes congolaises leaders, tant qu'elles ne trouveront pas une réponse sincère à la dichotomie qui crée un fossé énorme entre les espoirs qu'elles suscitent et le concret de leur agir politique et social.

Dans cette perspective, ces visages douleurs que peint le troisième tableau du « lisolo » sont l'expression du désarroi qui est celui des femmes aujourd'hui lorsqu'elles découvrent que l'idéal communautaire qui les avaient mises ensemble, n'était souvent qu'astuce pour voiler des ambitions personnels égoïstes et destructrices.

Ma petite sœur qui semble l'avoir compris reproduit un tableau de conflits indescriptibles où les cocues du caucus s'enfoncent dans la fosse commune jadis cause commune alors que celles de Woppa sont mises au pas ; sans compter les autres que la dérision meurtrière n'épargne plus. Ce tableau des conflits transforme la vie unitaire des Kimpa Vita en « mvita³ », combat acharné pour la conquête des postes dans les différentes institutions du pays.

Le tableau nous fait découvrir des femmes rageuses, grimant les unes sur les autres ; s'arrachant cheveux, pagnes, bijoux, maris et amants avec pour seul but de franchir la plus haute marche de la fonction politique. La dextérité du dessin de ma petite sœur fait une description pointue d'un monde « koffiesque⁴ » parce qu'arabe, un « monde ya intérêts », « monde ya nko ». C'est un monde animalier « werassonien⁵ ». Ma petite sœur n'hésite pas à ajouter une queue à toutes les déesses de la folie des ambitions mal gérées avec des poils au corps. On est dans la forêt sous le règne des « banyama » ; toutes à la queue leu leu. D'autres déesses sont même devenues aquatiques avec des nageoires, des « lopele », dans un monde « JB Mpianien⁶ » du « kipe ya yo ». Le tableau prend soudain le nom de l'enfer Wazekois⁷ « mokili yango liboma ». C'est alors que toutes les femmes découvrent l'univers « Goubalien⁸ » humanisant, et crient en cœur : « Au

³ Guerre, en kikongo ; l'auteur joue sur les mots « vita »/ « mvita ».

⁴ Allusion à l'artiste musicien congolais Koffi (Olomidé) et à un de ses albums, « Monde Arabe »

⁵ Allusion à l'artiste musicien congolais Werrason, surnommé « Le Roi de la Forêt », dont l'un des albums à succès est intitulé « A la queue leu leu ».

⁶ Allusion à l'artiste musicien congolais Jean Bedel Mpiana qui, à l'occasion de son album « Kipe ya yo/ Occupe-toi de tes affaires », lance la danse « lopele ».

⁷ Allusion à l'artiste musicien congolais Félix Wazekwa qui dénonce un monde en folie (« mokili yango liboma »/ « ce monde-là est fou »)

⁸ Allusion à l'artiste musicien congolais Jean Goubal qui dans une chanson dénonce l'exploitation des enfants à qui l'on vole leur enfance (bayibi ngai bomwana) ; en parallèle, ici, c'est leur féminité qu'on vole aux femmes (bayibi biiso bomwasiee)

secours bayibi biiso bomwasiee ! »

Non, mais, sincèrement, je crois que ce que ma petite sœur fait avec sa tige balai crayon est fabuleux. Par un coup de balai magique, elle n'efface pas, mais elle ajoute à son tableau une femme maman « bipupula » dont le sac de manioc sur le chariot, ramolli par la pluie tout au long de son pénible trajet, se tord pour prendre la forme d'un point d'interrogation. Une deuxième maman, celle de Kisenso, tient à la main le tuyau de son robinet en forme d'interrogation parce que longtemps asséché par une Régie des eaux devenue Régie zoologique.

Soudain, ce sac de manioc ramolli et ce tuyau deviennent les métaphores de toutes ces interrogations que les femmes de la base adressent à celles qui se sont autoproclamées leurs leaders. La réalité de la dureté de la vie des autres femmes à la base se résume par cette question qui ne cesse de revenir à chaque étape de l'engagement des femmes dans la refondation de la cité : « Qui a fait de toi une femme leader ? » ; ou mieux pour paraphrase les évêques catholiques du Congo : « Qu'as-tu fais de ta sœur ? »

En effet, durant toute la période électorale et bien avant, les femmes qui parlent français, celles qui côtoient les ambassades et autres milieux officiels, celles qui passent souvent à la radio et à la télévision, celles qui se font complices d'expertes qui n'ont d'expertise que la couleur de leur peau ou le caractère étranger de leur personne ; celles qui... toutes ces femmes n'ont pas cessé de se présenter comme des leaders avec, chacune, une base hypothétique si pas fictive.

C'était sans doute une astuce qui devait servir à convaincre les bailleurs et autres partenaires extérieurs pour faire, de chacune de nous, une candidate indépendante de notre peuple, mais sans doute dépendante de tous ceux qui nous auront donné les moyens d'accéder à des fonctions politiques qui, malheureusement, feront progressivement de nous des leaders éloignés de la communauté des femmes et de notre peuple.

La présence de ces femmes de la base rappelle constamment que ce jeu de leadership autoproclamé ne donnera naissance qu'à une responsable politique qui ne sera qu'une tête sans corps ; un leader coupé de sa base, car ne reposant que sur des bases fictions, fruits des nombreuses déclarations faites lors des ateliers et autres séminaires qui se tiennent dans une langue que la vraie base féminine est loin de comprendre.

La vraie base, celle de tes sœurs qui souffrent au quotidien, celle des sans voix, celle des femmes que tu as tendance à manipuler aux sons de tes nombreux et opportunistes programmes sur le genre, la lutte contre la pauvreté, la bonne gouvernance, les violences faites à la femme, etc. ; cette base est aujourd'hui dans un processus autre que celui qui renforce verbalement ses capacités en la rendant toujours plus pauvre et plus dépendante d'un financement extérieur qui la nourrit au slogan de la lutte contre la pauvreté en lieu et place de mécanismes mobilisateurs de création de richesses dans un pays au potentiel qui enrichit les autres nations.

C'est étrange. Je ne sais pas si vous avez la même impression que moi. Je me rends compte que je parle en lieu et place de ma petite sœur. C'est comme si c'est moi qui anime ses personnages. *C'est ça la magie du « lisolo ».* Au plus fort de son utilisation, cette technique réalise une fusion entre celui qui dessine, celui qui raconte et celui qui entend le récit au point où la notion de spectateur disparaît. Ma petite sœur le sait, elle qui, tout au long de son récit, s'adresse à une interlocutrice absente physiquement alors que mentalement présente. C'est cette interlocutrice qui lui donne l'envie de poursuivre ce récit de la quête identitaire de la femme et surtout des pistes pour un meilleur engagement dans la vie de la cité.

Visiblement, ma petite sœur est arrivée au point culminant de l'évaluation de l'action de la femme congolaise. Manifestement, elle a encore beaucoup à dire. Le sol tout autour d'elle ressemble à un grand parchemin traversé par des sillons, moments de joie, de fierté, de tristesse, de honte, de douleurs,, tous capturés avec interpellation par sa tige balai crayon.

Mais, comme tout « lisolo », il faut songer à la fin, car bientôt celle à qui la société n'accorde pas beaucoup de temps de jeu ni de réflexion va être rappelée par sa mère pour les tâches ménagères pour lesquelles, elle, en tant que mère se fera respecter demain dans son rôle important de belle-mère. C'est alors que je vois un sourire traverser le visage de ma petite sœur qui rêve du jour où sa mère, animatrice de la première cellule citoyenne, transformera la vie dans cet espace en une vie communautaire, égalitaire et participative, prélude de notre existence paritaire future dans la cité.

Apaisée, ma petite sœur se remet au travail. Sa main est noire couleur terre souillée de Kinshasa, mais aussi couleur crasse que portaient les images précédentes. Courbée sur son papyrus de terre, elle s'applique à achever son dessin. Elle dessine un long chemin qui n'est pas droit chemin. Sur ce chemin douze stations, mais aucune croix ni Christ. Rien que des femmes direction tombeau à la découverte de nouveaux vieux défis ; direction tombeau pour révéler la résurrection des femmes congolaises. Toutes ces femmes refont le chemin de croix de la femme congolaise. Mais, cette fois-ci, inventivité de ma petite sœur oblige, en sens inverse, en commençant par la douzième station sans aucune garantie d'atteindre la première station pour refermer le cercle vicieux des valeurs que l'on connaît, mais que l'on refuse de mettre en pratique.

Elle les représente assises devant la pancarte défi éthique. Eh oui, la refondation du nouvel état passe par la refondation éthique de la femme congolaise. Ce n'est pas moi qui l'affirme. C'est même une de nos sœurs tout récemment, du haut de la tribune de « Mwana Mboka ».

Oui, l'engagement de la femme dans la vie publique, son engagement dans la vie politique sera éthique pour faire la différence. Dans le cas contraire, adieu l'espoir de la refondation d'un autre Congo. Adieu l'espoir de la promotion d'une femme politique réellement au service des autres et de la nation toute entière. Adieu tout le sens du combat pour une parité responsable.

La sincérité, la vérité, l'honnêteté, l'altruisme dans la quête des gains politiques ou autres sont des valeurs à retrouver dans le combat de la femme. Il faut que la femme comprenne que c'est elle la mère, la sœur, l'épouse, la sœur, la fille dont le sein ne doit plus livrer ce lait de la ruse, du mensonge, de la manipulation et de la corruption qui tue plus que les balles des fusils et des canons.

Il faut que les femmes se disent courageusement la vérité. Toutes les dérives éthiques dans le comportement, dans la gestion des autres et des institutions publiques sapent la confiance des femmes et de toute la communauté. Car la politique ou encore la bonne gouvernance ne se réduisent pas qu'à la gestion des dossiers complexes ou à la résolution des problèmes en présence ou des conflits d'intérêts, mais aussi et surtout à la gestion de son être de femme.

Exigence discriminatoire affirment certaines de nos sœurs. Le petit doigt de ma petite sœur indique qu'il s'agit d'une exigence majeure pour la femme en cette étape où elle veut conquérir des espaces au sein de cette société qui ne lui accordera pas de facilités.

Que la femme le sache. Il s'agit d'un combat pour le pouvoir. Seule celle qui restera vraie avec

elle-même et les autres ne sera pas isolée dans son combat et ne sera pas constamment combattue par les autres. Seule celle qui sera vraie avec elle-même et les autres ne deviendra pas un objet, jouet impuissant entre les mains des hommes politiques qui, le moment venu, s'en débarrasseront sans verser une larme.

Une fois l'éthique retrouvée ou mieux renouvelée, la nouvelle femme congolaise pourra aller, dans un futur récent, à la conquête des institutions locales, communes et territoires, dans des alliances qui doivent aller au-delà des fictions actuelles AMP/UN⁹ et autres, qui ont montré leurs limites quant à l'éthique et à la vision commune qui auraient dû cimenter ces alliances. Les femmes ont une vision. Elles savent ce qu'elles font à la base dans les localités, quartiers et communes. Elles peuvent si elles s'organisent, à partir des structures existantes, redynamiser le partage de cette vision.

Une fois l'éthique retrouvée, la femme peut éviter de tomber dans le piège qui consiste à vider le Parlement de toutes ces femmes actives lors des prochaines nominations des responsables d'entreprises et autres ambassadeurs. Aujourd'hui, sauf erreur de ma part, il ne resterait plus que 45 femmes sur les 48 élus au Parlement au sortir des négociations politiques pour l'obtention des postes ministériels, en attendant celles pour les postes de mandataires des entreprises publiques et autres ambassades. Combien de femmes resteront dans l'hémicycle, matrice des lois à venir, si celles que le peuple y a envoyées sont promues à d'autres fonctions sans aucune garantie que les suppléants soient des suppléantes ?

Une fois l'éthique retrouvée, les femmes animatrices de structures à la base cesseront de faire la valse des programmes qui ne répondent pas souvent aux besoins réels de leurs sœurs à la base afin de construire un partenariat ou mieux une complicité fondée sur la réponse aux inquiétudes quotidiennes de celles-ci.

La maman « bipupula », « mbuengi », « malewa », « bimpuka », etc. attend que tu l'organises en coopérative ; que tu arraches des financements pour offrir des emplois à tes petites sœurs et autres mères en vue de restructurer l'informel qui sera source de financement de tes futures campagnes de conquête du pouvoir.

Femme leader, tu as l'argent à portée de mains ; mais tu préfères te confier à des promesses de financements extérieurs qui ne cessent de t'humilier dans un contexte où aujourd'hui, les ONG internationales sont devenues rivales des locales au même titre que les étrangers dans le commerce qui sont devenus des détaillants rivalisant malhonnêtement avec les nationaux sous la protection d'un Etat devenu, à tous les niveaux, laxiste parce que vivant de la corruption et de la concussion.

Contrairement à ce que certaines parmi vous devenues leaders le temps d'une déclaration médiatisée pensent, la « maman bipupula » n'est pas contre le genre ; mais elle est contre un programme genre qui te nourrit toi et tes camarades expertes d'outre-mer sur son dos longtemps courbé. Elle n'est pas contre la lutte contre la pauvreté ; mais elle veut voir la richesse dans son assiette au terme de ton programme aux métaphores constamment renouvelées. Elle n'est pas contre le programme sur la violence faite à la femme ; mais contre l'instrumentalisation de celles de tes sœurs qui en souffrent dans le cadre de programmes qui offrent des emplois juteux à toi et aux autres.

Emporté dans mon élan, j'ai certainement prononcé cette partie du "lisolo" à haute voix. Ma petite sœur se retourne comme pour constater la présence de quelqu'un dont elle avait déjà soupçonné la

⁹ AMP, Alliance pour la Majorité Présidentielle (au pouvoir) ; UN, Union pour la Nation (opposition).

présence. Surpris, je reste médusé devant la grandeur de la pensée de cette petite fille.

Elle ne dit rien. Elle me regarde avec une de ces envies de te prendre dans les bras que seules les femmes de tous âges savent exprimer avec leurs yeux. Mais elle me montre ses mains souillées par l'effort de donner vie à une nouvelle nation.

Je la prends par la main et la conduis vers le seau d'eau au coin de notre maison. Pendant que je lui lave les mains ; je sens qu'elle frotte patiemment les miennes comme pour me dire qu'elles sont aussi sales. Je la regarde et me laisse emporter par son sourire et je m'entends soudain dire merci petite sœur, merci.